

**PROFIL
LITTÉRATURE**

PROFIL D'UNE ŒUVRE

**VENDREDI
OU LES LIMBES
DU PACIFIQUE
TOURNIER**

◆ QUATRE LECTURES POSSIBLES

◆ L'INITIATEUR ET L'INITIÉ

◆ « VENDREDI » DANS L'ŒUVRE DE TOURNIER

◆ INDEX DES THÈMES, PAGE 77

86

FRANÇOIS STIRN

HATIER



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 06 MARS 1989
SUR LES PRESSES DE
MAURY-IMPRIMEUR S.A.
45330 - MALESHERBES

Imprimé en France
N° d'imprimeur : C89/26221
Dépôt légal : 11151 — Mars 1989

PROFIL D'UNE ŒUVRE

Collection dirigée par Georges Décote

VENDREDI OU LES LIMBES DU PACIFIQUE

TOURNIER

Analyse critique

*par François STIRN
Professeur certifié*



HATIER

Sommaire

Avant-propos : un écrivain original	4
1. Biographie sommaire	8
De l'enfance à l'adolescence (1924-1942)	8
L'étudiant (1942-1950)	11
« L'apprenti-écrivain » (1950-1967)	12
L'écrivain	12
2. Analyse du récit	15
La nuit du naufrage	15
« L'île de la désolation »	15
« L'île administrée »	16
L'île bien-aimée	21
Le maître et l'esclave	23
L'initiateur et l'initié	26
La fin de l'histoire	27
3. Interprétations multiples du récit	29
Lecture ethnologique	30
Lecture religieuse	31
Lecture philosophique	36
Lecture psychanalytique	38
Conclusion sur ces quatre interprétations de <i>Vendredi</i>	39
4. Michel Tournier et ses prédécesseurs	41
Le fait divers	41
Daniel Defoe ou la naissance du mythe	42
Michel Tournier : revitalisation ou mort du mythe ?	45

© HATIER PARIS SEPTEMBRE 1983

Toute représentation, traduction, adaptation ou reproduction, même partielle, par tous procédés, en tous pays, faite sans autorisation préalable, est illicite et expose-rait le contrevenant à des poursuites judiciaires. Réf. : loi du 11 mars 1957.

ISSN 0750 - 2516 ISBN 2 - 218 - 06382 - 4

5. Techniques romanesques	48
Le journal	48
Le narrateur et ses personnages	50
Les dialogues	51
Les portraits	53
Portrait de Robinson ?	53
Portrait de Vendredi ?	54
Le style	56
Constante du ton et changement incessant du réel	56
Richesse du vocabulaire et simplicité du récit	57
Ordre de l'écrit et désordre du monde	58
Les structures	59
Un découpage binaire : deux parties séparées par une crise	59
Un mouvement ternaire : trois moments opposés	60
Un processus circulaire	60
Genre littéraire	62
6. « Vendredi » dans l'ensemble de l'œuvre	65
Brefs résumés	65
<i>Le Roi des Aulnes</i>	65
<i>Les Météores</i>	67
Structures analogues	68
Thèmes communs	70
7. Un roman « philosophique » ?	72
Les doctrines mères (stoïciens, Spinoza, Leibniz, Nietzsche, Bachelard)	72
Multiplicité et convergence des doctrines	74
Les doctrines et le récit	75
Index des thèmes	77

Toutes les références à *Vendredi ou les limbes du Pacifique* renvoient à la collection Folio, n° 959, éditions Gallimard.

« L'art nous a été donné
pour nous empêcher de mourir de la vérité »
Nietzsche

Avant-propos : un écrivain original

Michel Tournier connu d'emblée, d'entrée de jeu, la notoriété. Celle-ci passe souvent en France par l'obtention de prix littéraires. Or le grand prix de l'Académie française vint couronner le premier écrit publié, en 1967 : *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Quelques années plus tard, le prix Goncourt fut décerné à l'auteur du *Roi des Aulnes* (1970).

Mais les prix, s'ils activent un moment le marché du livre, ne sauraient suffire à assurer une célébrité durable : bien des « Goncourt » sont aujourd'hui oubliés. L'importance accordée à notre écrivain ne cessa quant à elle de croître, dépassa les limites de l'Hexagone : il est actuellement traduit dans plus de vingt langues, et un journaliste américain fit un petit scandale en décrétant que Michel Tournier était le seul romancier français valable de sa génération.

Certains prétendront expliquer l'audience de Tournier par la fréquence de ses passages à la télévision. Mais celle-ci indifférencie tout ce qu'elle donne à voir, peut-être parce que le contenu diffusé y compte moins que le moyen de diffusion. Selon la formule de Mac Luhan, « Le message, c'est le médium ¹ ».

Or l'œuvre de Michel Tournier frappa d'abord par son *originalité*. Elle ne se situait, en effet, dans aucune des « écoles littéraires » du moment ; elle semblait, comme nous allons le voir, dépasser leurs antagonismes.

1. H.M. Mac Luhan (1911-1980) : sociologue canadien des médias, auteur de *la Galaxie Gutenberg* et de *Pour comprendre les médias*.

● « *Nouveau roman* » et « *réaction néo-classique* »¹

Ce qui fut appelé, par goût des classifications commodes, le nouveau roman, imposait sa conception du récit en 1967, l'année où *Vendredi* fut publié. On proclamait « la mort du personnage », du moins du *personnage* psychologiquement cohérent ; on affirmait le caractère inutile, désuet, de *l'intrigue* ; on demandait à l'auteur de ne plus faire intervenir son *point de vue subjectif*, de s'effacer au profit de ce qu'il montrait.

Mais d'autres, par réaction, tentaient de revenir aux composantes traditionnelles du roman du 19^e siècle. Les plus illustres étaient Antoine Blondin et Roger Nimier.

Vendredi parut relever d'abord de ce second courant. Mais, très vite, un doute s'installa. Michel Tournier ne faisait-il pas servir les formes consacrées du récit à des fins autres que celles poursuivies par les « classiques » du roman ? Car son propos était, comme il l'a écrit, « plus proprement philosophique »². La métamorphose de Robinson n'est pas expliquée en termes psychologiques (par exemple, par ses complexes d'enfance) ou sociologiques (son milieu, sa classe, son époque), mais de façon philosophique : elle résulte de l'absence d'Autrui, et démontre ainsi, par l'absurde, la signification de sa présence pour l'existence humaine.

● *Roman philosophique et simple roman*

Soit, dira-t-on, mais on n'a pas attendu Michel Tournier pour marier littérature et philosophie : c'est un vieux couple qui a existé bien avant de prendre la forme moderne du « roman existentialiste³ ». Sartre, le plus illustre des penseurs de l'existence, n'a-t-il pas écrit, à propos de Faulkner, qu'une technique romanesque résulte d'une métaphysique, c'est-à-dire d'une conception de la totalité de l'univers ?

1. Maurice Nadeau, *Le roman français depuis la guerre*, coll. Idées, Gallimard, 1970, p. 158.

2. Michel Tournier, *Le vent Paraquet*, Folio, 1138, Gallimard, 1977, p. 229.

3. Existentialisme : doctrine philosophique souvent illustrée par des romans ou des pièces de théâtre (Sartre, Simone de Beauvoir, etc.). Selon Sartre, l'homme, doté d'abord seulement de l'existence, se crée et se choisit ensuite en agissant.

Et « la réaction néo-classique », pour reprendre l'expression de Maurice Nadeau, s'insurgeait contre cette prétention au message doctrinal, contre le « roman à thèse », contre la « littérature de professeurs », trop sérieuse. Un roman ne doit être qu'une histoire distrayante et bien écrite, pas une interrogation sur le sens de ce qui est.

Mais, là encore, il semble que Michel Tournier invente une manière toute nouvelle d'associer le romanesque au philosophique. La preuve ? Il a pu faire de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* une version pour enfants¹ qui amuse ceux-ci, les touche, les émeut, sans rien perdre de son contenu doctrinal. Imagine-t-on une version pour enfants de *la Nausée* de Sartre ou du *Procès* de Kafka ?

● Roman engagé et pur roman

Le débat était vif durant « l'après-guerre ». L'engagement de l'écrivain, dont Sartre avait affirmé la nécessité, impliquait que l'artiste exprime et transforme, par ses œuvres, la société dans laquelle il travaille. Cette position dérivait d'une idée de la liberté ; celle-ci suppose la responsabilité, et donc la prise en charge des problèmes, drames, affrontements de l'époque.

L'art « pour l'art », l'art gratuit, n'est qu'une autre façon d'intervenir : « Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui a suivi la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. »²

Ceux qui ne voulaient pas d'une telle conception trouvèrent leurs arguments dans un livre³ de Julien Benda (1867-1956) paru en 1927. Dans cet ouvrage Benda dénonçait la démission des intellectuels, l'abandon de leur vrai rôle, - à savoir la défense de valeurs intemporelles -, leur soumission, à plus ou moins long terme, aux pouvoirs.

Michel Tournier peut sembler aux antipodes de l'écrivain engagé, soucieux d'exprimer les tragédies de son époque. Pourtant la solitude de Robinson est l'image de celle des membres des sociétés industrielles. Eux aussi, le sens

1. *Vendredi ou la vie sauvage*, Folio Junior, 30, 1971.

2. Numéro de présentation des *Temps modernes*, la revue créée par Sartre en 1945.

3. *La trahison des clercs*.

de leur travail finit par leur échapper. Ils découvrent alors à quelle impasse peut conduire l'effort pour dominer la nature et les autres hommes. Ils aperçoivent que les relations inter-humaines ne sont pas indépendantes des relations des hommes avec la nature, que la fraternité retrouvée suppose peut-être la communion avec le monde. Ils rêvent, comme Robinson, sinon d'une « autre île », du moins d'une société différente. *Vendredi* est, aussi, la description de notre « crise de civilisation ».

Mais la nouveauté de Tournier est de conférer aux drames sociaux ou psychologiques une portée métaphysique. La « crise de civilisation » dans *Vendredi*, la guerre dans *le Roi des Aulnes*, les difficultés de la vie gémellaire dans *les Météores* ne bouleversent pas seulement des groupes ou des individus. Elles mènent à mettre en question l'idée philosophique et religieuse, que se fait l'être humain quant à la signification de son existence dans l'Univers. Chaque homme est relié, en effet, à une Totalité plus vaste et plus fondamentale que celle de la société où il vit.

Michel Tournier apparut donc vite comme un écrivain très *original*, puisqu'on ne pouvait le classer dans aucun des « camps » en présence, qu'il allait au-delà des clivages existants. Ce qui fait qu'il intrigue souvent, irrite parfois, surtout ceux qui en sont restés aux vieilles querelles, suscite chez beaucoup une admiration passionnée. Il ne saurait laisser indifférent.

DE L'ENFANCE A L'ADOLESCENCE (1924-1942)

Michel Tournier naquit à Paris en 1924.

- *Les parents*

Ses parents s'étaient connus à la Sorbonne. Ils y étudiaient tous deux l'allemand. Mais ils ne l'enseignèrent qu'à leurs enfants qu'ils imprégnèrent de culture germanique, les emmenant faire de longs séjours outre-Rhin, leur apprenant très tôt la langue de Goethe. Ils respectaient ainsi une tradition familiale, transmise par un oncle, Gustave, prêtre et professeur à Dijon. Au cours d'un voyage, Michel, alors âgé de neuf ans, put observer des défilés nazis. Pensait-il déjà les nazis comme ces Ogres, soucieux de nourrir leurs canons de chair d'enfants, qu'il mit en scène dans *le Roi des Aulnes* ?

Le père s'apprêtait à passer l'agrégation quand la guerre de 1914 se déclencha. Il fut mobilisé, gravement blessé, hospitalisé. Il renonça à être professeur, et créa une société de droits d'auteurs d'œuvres musicales dont l'objectif était de permettre à des artistes interprétés à l'étranger l'encaissement de leurs droits. Grâce à ce métier, il rapportait régulièrement à la maison des paquets d'enregistrements. Un « phono » devint « le jouet préféré »¹ de Michel. Certains disques, qu'il ne se lassait pas de réentendre, formèrent sa sensibilité. Ainsi aimait-il particulièrement écouter le numéro du célèbre clown Grock ; et il se mit à

1. Michel Tournier, *Le vent Paraquet*, Folio, 1138, Gallimard, 1977, p. 33.

« faire le clown » pour résister aux contraintes de l'univers adulte et, surtout, de l'école. Peut-être restera-t-il quelque chose du duo du clown blanc, brillant, élégant, léger, et de l'Auguste rouge dans le couple Vendredi-Robinson.

● *L'école*

Michel fut aussi mauvais élève que, plus tard, étudiant brillant. Cancre accompli, il termina rarement une année scolaire dans l'établissement où il l'avait commencée. La plupart de ses professeurs ne lui ont laissé que le souvenir de leurs tics. Les mathématiques lui inspiraient une horreur particulière.

De surcroît, *il lisait peu* ; les albums illustrés de Benjamin Rabier, des contes d'Andersen, quelques romans de l'Américain James Oliver Curwood (1878-1927), *le Merveilleux voyage de Nils Holgersson*, de la romancière suédoise Selma Lagerlöf (1858-1940), étaient ses ouvrages favoris. Tous ces livres mariaient le quotidien au fantastique, comme, dans ses écrits, Michel Tournier se plaira à le faire.

Michel apprit davantage, semble-t-il, dans l'officine de son grand-père, pharmacien à Bligny-sur-Ouche (Côte-d'Or), que sur les bancs de l'école. Sur les bocaux, les bouteilles, les étiquettes, des mots à la fois mystérieux et précis chantaient à l'oreille de l'enfant, lui révélaient, sans qu'il le sache encore, les attributs du langage poétique, du langage qu'il retrouvera pour écrire ses romans.

● *Quelques expériences décisives*

Cet « enfant coiffé », pour reprendre l'expression même de Michel Tournier, c'est-à-dire chanceux et protégé, fut marqué aussi, très tôt, par deux épreuves douloureuses qui lui donnèrent un vif sentiment de *solitude irrémédiable*. Celle-ci fut donc intensément et précocement vécue, soufferte, avant de devenir le thème essentiel des romans, longtemps après.

En novembre 1931, Michel, hypernerveux, maladif, fut envoyé, pour se reposer, dans un home d'enfants, à Gstaad. Il se sentit expulsé du « giron maternel », en exil, d'autant plus qu'un « grand » ne l'avait pris sous sa protec-

tion que pour le martyriser sadiquement. Il confère, quarante ans plus tard, à cet épisode une signification considérable, y voit « le début de la traversée d'un immense et terrible désert »¹. L'expression se remarque d'autant plus que Michel Tournier est peu porté à l'emphase et à l'outrance verbale.

Quelques années auparavant, Michel, âgé de quatre ans, fut opéré des amygdales. Quoi de plus banal, dira-t-on. Pourtant l'enfant ressentit l'intervention soudaine d'hommes en blanc se jetant sur lui pour lui enlever une partie de son corps comme une terrible « agression », un véritable « attentat ». L'écrivain avoue n'en avoir pas « encore surmonté l'horreur »². Il reconnaît en avoir gardé « une incurable méfiance à l'égard de ses semblables, même les plus proches et les plus chers »².

● *La classe de philosophie (1941-1942)*

Michel Tournier, adolescent, et ses parents observaient, horrifiés, les conséquences de l'occupation par les Allemands du territoire français, les effets du passage de cet Ogre sanguinaire qu'est aussi la guerre : arrestations, déportations, destructions. L'admiration pour la culture germanique n'entraînait pas la moindre sympathie pour le national-socialisme. Tout au contraire.

L'armée allemande avait réquisitionné la grande maison familiale de Saint-Germain-en-Laye. En juin 1941, les parents de Michel Tournier, excédés par « une année de cohabitation forcée avec une vingtaine de soldats »³, se résignèrent à tout abandonner et à s'installer à Neuilly-sur-Seine. En octobre, Michel fit son entrée en « terminale » au lycée Pasteur. Maurice de Gandillac enseignait la philosophie. La découverte de celle-ci bouleversa l'univers mental de Michel Tournier. Il n'avait cessé jusqu'ici de rejeter ce que l'école lui proposait. La philosophie, au contraire, le passionna d'emblée, devint pour lui le discours essentiel, et elle l'est restée. Il décida donc d'en poursuivre l'étude.

1. *Le vent Paraclét*, p. 25.

2. *Le vent Paraclét*, p. 17-18.

3. Michel Tournier, *Le vol du vampire*, Mercure de France, 1981, p. 379.

L'ÉTUDIANT (1942-1950)

• *La Sorbonne* (1942-1946)

De 1942 à 1945 : licence de philosophie à la Sorbonne. Juin 1946 : diplôme d'études supérieures (appelé aujourd'hui maîtrise) sur Platon.

Les « maîtres à penser » furent d'abord, pour Tournier, Gaston Bachelard¹ dont il suivait les cours, et qu'il approchait régulièrement hors de l'Université, et Jean-Paul Sartre¹, dont le premier grand ouvrage philosophique, *l'Être et le Néant*, avait été publié en 1943. Michel Tournier a raconté plus tard le bouleversement que fut cette parution pour les apprentis-philosophes de sa génération : « Nous avons le bonheur inouï de voir naître une philosophie sous nos yeux. »

Une autre influence prépondérante fut celle de l'ethnologue Claude Lévi-Strauss², dont notre écrivain suivit les cours quelques années plus tard, en 1950, au Musée de l'Homme. Nous verrons tout ce que *Vendredi ou les limbes du Pacifique* doit aux conceptions de Bachelard, Sartre, Lévi-Strauss, ou à leur discussion.

Mais, avant d'être initié par le célèbre ethnologue à la vie des sociétés dites primitives, Michel Tournier avait pris une nouvelle fois la route de l'Allemagne.

• *Tübingen* (1946-1950)

Le désir d'approfondir sa connaissance des philosophes allemands l'avait mené à la petite ville universitaire de Tübingen. Il y reçut l'enseignement de quelques professeurs remarquables, et ne se présenta à l'agrégation qu'à son retour. Il échoua, et, plutôt que de se représenter d'année en année, il claqua « la porte de l'université », et renonça à enseigner.

1. Gaston Bachelard (1884-1962). J.-P. Sartre (1905-1980). Voir *Le vent Paraclet*, p. 151-162.

2. Claude Lévi-Strauss (né en 1908). Voir *Le vol du vampire*, p. 384-387.

« L'APPRENTI-ÉCRIVAIN »¹ (1950-1967)

Le projet de Michel Tournier est alors de « faire œuvre » philosophique et littéraire. Mais il mettra du temps à le réaliser. Avec quelques « gentils farfelus » de son espèce (parmi lesquels Armand Gatti, Pierre Boulez, Yvan Audouard, Georges de Caunes), il habite un hôtel de l'île Saint-Louis, traîne en espadrilles sur les berges de la Seine. Il use d'« expédients alimentaires »¹, gagne sa vie « en bricolant des émissions pour la radio et en abattant pour les éditions Plon des milliers de pages de traduction »¹. Il ne se rend pas encore clairement compte qu'il apprend ainsi, peu à peu, le « métier d'écrire ». Mais il remplit aussi, pendant cette longue période, ses tiroirs de « manuscrits avortés »². Il cherche, en effet, mais ne pense pas avoir encore trouvé, la meilleure façon d'allier la philosophie au roman.

L'ÉCRIVAIN

En 1967, il se décide à publier un livre qui lui avait demandé deux ans de travail : *Vendredi ou les limbes du Pacifique*³. Comme nous l'avons dit dans l'Avant-propos, c'est, d'entrée de jeu, le succès et la notoriété. Michel Tournier peut alors se consacrer avant tout à la création littéraire. Ainsi paraissent tour à tour : en 1970, *le Roi des Aulnes*³ (prix Goncourt) ; en 1975, *les Météores*³ ; en 1977, *le Vent Paraquet*, essai d'autobiographie intellectuelle ; en 1978, un recueil de nouvelles, *le Coq de bruyère*³ ; en 1980, *Gaspard, Melchior et Balthazar*³, qui conte la vie des rois mages ; en 1980, *Des clefs et des serrures*⁴, qui lie de courts textes à des photos ; en 1981, *le Vol du vampire*⁵, qui réunit de brefs essais ; en 1983, un récit : *Gilles et Jeanne*⁶.

1. *Le vent Paraquet*, p. 164.

2. *Ibid.*, p. 193.

3. Gallimard, Folio, n° 959 ;
Gallimard, Folio, n° 656 ;
Gallimard, Folio, n° 905 ;

Gallimard, Folio, n° 1229 ;

Gallimard, Folio, n° 1415 ;

4. Éd. Chêne-Hachette.

5. Éd. Mercure de France.

6. Éd. Gallimard.

Michel Tournier écrit aussi pour les enfants, ou réécrit à leur intention certaines œuvres : *Vendredi ou la vie sauvage*, *Amandine ou les deux jardins*, *Pierrot ou les secrets de la nuit*.

L'unique pièce de théâtre qu'il ait publiée, *le Fétichiste*, acte pour un homme seul, a été représentée en 1982 à Paris (le texte se trouve dans le recueil de nouvelles, *le Coq de bruyère*). Mais certains de ses récits ont été adaptés au théâtre : *Vendredi ou la vie sauvage*, en 1973, *le Roi des Aulnes*, en 1983, ont été mis en scène, le premier par Antoine Vitez, le second par la troupe du « Théâtre de la Tempête », à la Cartoucherie de Vincennes.

Michel Tournier se passionne aussi pour la photographie et a animé une émission de télévision consacrée à cet art : *Chambre noire*. Il a participé, avec Lucien Clergue, à la fondation des Rencontres internationales de la photographie, à Arles. Il se pense dans ce domaine incapable de création originale. Mais il aime commenter les œuvres des « grands photographes », ou écrire des textes qui accompagnent leurs images : *Vues de dos*¹, *Canada, journal de voyage*² (1977). Dans ces deux recueils, ce qu'Édouard Boubat donne à voir et ce que Michel Tournier écrit s'enrichissent réciproquement.

Michel Tournier s'occupe d'une collection littéraire chez Gallimard. Il est membre de l'Académie Goncourt. Il habite dans un ancien presbytère de la vallée de Chevreuse, et le quitte souvent pour voyager, un peu partout. Il aime aller dans les collèges, pour répondre aux questions des élèves. Pourtant, s'il commente volontiers ses écrits, il semble peu enclin à parler de lui-même. Le journal *Le Monde* interrogeait les écrivains sur leur journal intime : en tenaient-ils un ? Quelle importance lui accordaient-ils ? Michel Tournier répondit en prétendant ne rédiger qu'un journal « extime », c'est-à-dire un journal consacré aux êtres rencontrés, aux événements du monde, à des lectures, mais jamais à lui-même. Si Michel Tournier se montre volontiers à la télévision, il n'y livre qu'une

1. Gallimard, 1981.

2. *La Presse*, Canada, 1977.

image publique. Certains ont cru mieux le connaître en lui prêtant les désirs de ses personnages. Un exemple fera comprendre les incertitudes d'une telle démarche : Robinson choisit de rester sur l'île, de ne pas revenir parmi les hommes. Or Michel Tournier, dans un entretien, a révélé que la vie insulaire l'attirait peu : « Je ne pourrais en aucun cas habiter dans une île. Je me sens dans une île plus prisonnier que protégé. »

LA NUIT DU NAUFRAGE ¹

Dans la nuit du 29 au 30 septembre 1759, le capitaine Van Deyssel, qui commande l'équipage de *la Virginie*, tire, avec un jeu de tarots égyptien, les cartes à un passager, Robinson Crusoé. On apprend que celui-ci s'est embarqué sur le bateau à Lima, et côûrt les mers depuis de nombreuses années, ayant laissé femme et enfants en Angleterre et étant parti avec l'espoir de faire fortune dans le Nouveau Monde.

Les prédictions du capitaine décrivent à l'avance dans un langage chiffré, comme la suite du récit l'apprendra, ce que sera la vie de Robinson sur l'île.

Elles sont interrompues par les effets du choc du bateau contre un obstacle inconnu. *La Virginie* commence à couler quand Robinson parvient à remonter sur le pont, et voit l'eau tout emporter avec elle.

« L'ILE DE LA DÉSOLATION » ²

Robinson se réveille sur la plage d'une île et pense être le seul survivant du naufrage. Il découvrira un peu plus tard que le chien du bord, Tenn, a réussi, lui aussi, à échapper au désastre (p. 31-32). Ce sera longtemps son unique compagnon.

1. Cf. pages 7 à 14, collection Folio, 959, Éditions Gallimard.

2. Cf. pages 15 à 42, chapitres 1 et 2.